

Alors qui est-ce qui a fait la poule ? L'œuf a-t-il fait la poule, ou la poule a-t-elle fait l'œuf ?

C'était la grande époque de la décentralisation depuis Paris. Un certain nombre de boîtes sont venues ici. Mais les boîtes avaient des ouvriers. Les ouvriers, il fallait les loger. Les ouvriers, ça votait mal. Donc ils avaient réussi à convaincre le petit maire du village, le petit patelin là, qu'il allait devenir un grand homme et qu'il allait construire une ville de 30000 habitants. La grenouille a enflé et il est arrivé deux catégories de personnages. D'une part, le monde ouvrier qui était essentiellement des transfuges du monde rural environnant, et, d'autre part, ce qu'on pourrait schématiquement appeler des classes moyennes, des techniciens, des cadres, des choses comme ça, des gens comme ça, qui eux venaient des quatre coins de l'hexagone.

On était des déracinés, il fallait qu'on s'implante. La municipalité d'alors remplissait son contrat, c'est-à-dire faisait des bâtiments pour loger des gens, point à la ligne. Donc, très vite, un certain nombre de gens, un peu plus volontaristes, ou un peu plus engagés, ou un peu plus courageux, ont commencé à militer pour créer toute une série d'interventions, pour l'école, pour l'environnement, pour qu'il y ait des espaces verts, pour qu'il y ait des aires de jeux, pour qu'il y ait des transports, pour qu'on sorte de la boue.

À l'époque on était vierge, vous vous appeliez Tartempion, vous veniez de Biarritz ou d'ailleurs, on s'en foutait. Ici, vous pouviez vous réaliser pleinement sans être entouré ou précédé par des préjugés par rapport à votre nom, par rapport à vos parents et ça, ça a permis un investissement individuel très rapide de toute une série de gens. Je crois que c'était essentiel. Nous étions tous des "horsains", comme ils disent en Normandie, c'est-à-dire des gens venus d'ailleurs.

La ville est un lieu de rencontres, qui brasse plusieurs nationalités, plusieurs origines. Un Africain est bien placé pour ça, parce que dans notre conception de l'Histoire, la notion de frontière est une notion étrangère, ce sont les Européens qui ont construit les frontières chez nous, qui ont implanté cette notion. Nous, c'est les espaces. Il y a des espaces où les hommes vont et viennent, ce qui veut dire qu'on est presque préparé à un communautarisme d'instinct dans la mesure où on rencontre des gens qui viennent de toutes les directions. En Afrique, moi je suis d'une région climatique qui est la savane, donc des espaces ouverts qui se prêtent à des jeux de rencontres, de croisements, de mélanges. Alors venant ici et observant cela, mais j'étais complètement à l'aise et c'était le côté attachant de la ville.

La ville, elle est venue à moi progressivement, on s'est intéressé l'un à l'autre, la ville et moi, n'est-ce pas, parce que j'ai acheté un appartement, je me suis marié, j'ai été enseignant un peu plus tard, donc voilà, nos amours ont commencé comme ça avec ma ville, doucement, et puis après ça a été le coup de foudre, et puis après l'engagement, et puis...

On a bien tous le sentiment qu'on est en train de construire, on n'est pas en train de modifier, c'est différent dans l'esprit. Quand on est dans une ville qui est déjà réalisée, on va la faire évoluer, on part de quelque chose qui existe. Ici, on partait de rien, si ce n'est des gens qui étaient présents, donc c'était effectivement à nous de constituer la réalité. Moi, j'avais l'impression qu'on pouvait véritablement créer, tout construire, c'était formidable, puisqu'il n'y avait rien, on partait sur du neuf complètement. Et effectivement, il se mettait en place des choses qu'on n'aurait pas imaginées.

Je traversais des champs de blé ou des champs de betteraves à perte de vue, c'était en 1958-59. Il n'y avait que des fermes, des champs, des cultures.

Et puis un jour, la décision a été prise de créer une cité qui serait pas forcément de type utopique mais qui serait différente de ce qu'on avait connu jusqu'à présent.

C'était en 75. Et c'était tout à fait passionnant parce qu'il y avait des utopies aussi à l'échelle du quartier c'est-à-dire une espèce d'auto-organisation un peu alimentaire. Il y avait des gens qui étaient en contact avec des paysans, avec des commerçants, avec des fermiers et l'on prenait des listes de courses chaque semaine, donc vous alliez voir une personne relais dans le quartier, vous disiez, bon, la semaine prochaine je veux un Pont-l'Évêque, trois litres de lait, etc. et le fermier venait apporter tout ça au domicile, cette organisation s'était faite un peu parallèlement. Il faut dire qu'il n'y avait pas de centre commercial, Carrefour n'existait pas et puis il y avait aussi déjà le souci de la bonne bouffe, ne pas être empoisonné, c'est pas une nouveauté notre affaire de sécurité alimentaire. Donc on faisait des petits machins comme ça.

Au départ, il ne devait pas y avoir de feux rouges, c'était une des idées. Alors une ville où il n'y avait pas de feux rouges, c'était quand même drôlement sympa. Et puis petit à petit on en a vu arriver un, puis deux, ils ont fleuri comme ça, comme les coquelicots autrefois dans les champs de blé d'Hérouville. Mais c'était pas des coquelicots.

On y tient à nos espaces verts : la ville s'est créée autour de ça. Fallait voir, aux Belles Portes y'a un garage, vous l'avez vu, presque en face du centre commercial, il a été l'objet d'une bagarre fantastique. Il y avait des pancartes géantes, c'était "du gazon pas de gasoil", c'était très beau comme slogan.

On a commencé par être un cœur, c'est comme si dans un film qui serait un film d'imagination, un metteur en scène commençait dans une sorte de folie créatrice, l'individu se donne un cœur d'abord, un cœur qui bat, autour du cœur qui bat viennent des vaisseaux, au bout des vaisseaux, des tissus cellulaires qui vont construire le corps et ici, c'est ça. La nouvelle ville s'est faite dans ce sens-là, et d'ailleurs, il y a toute une symbolique du cœur, donne-toi un cœur tu seras ce que tu es par la suite, et, effectivement, ça n'a pas été facile de trouver un cœur. Ce qui fait que les bâtiments qu'on avait construits étaient comme des tissus en train de vieillir en quelque sorte, qui n'étaient pas irrigués, il fallait des veines, il fallait des artères, il fallait mille et une choses et un moteur pour gicler la vie à travers les artères. Il fallait passer de la zone-dortoir à la ville. La cité-dortoir ne vivait pas puisqu'on était là le soir pour dormir, au petit matin on était parti, donc c'était un corps en léthargie, pour le réanimer il fallait un cœur, et c'est en ce sens que ça a été une très bonne chose. Après, c'est par juxtaposition, par collage, par redressement que le reste s'est fait.

Au départ, on se connaissait pas, ça s'est fait de manière artificielle, on était pas issu du village, on aurait pu effectivement être parents, cousins, comme dans un vrai village, ça se passe souvent comme ça. Mais là, pas du tout, on est tous venus en bloc et ensemble pour ainsi dire, venant d'horizons différents avec des métiers différents. On aurait très bien pu se tirer dedans à boulets rouges, pas se blairer, pas se voir, or pas du tout, petit à petit ça s'est bien imbriqué, on connaît aussi les défauts des uns et des autres, mais on fait avec et ça se passe plutôt bien. C'est un amalgame réussi, disons...

Je venais de Moselle. Je venais pour travailler. J'avais un job, j'avais été embauché par une boîte qui était dans le port. Il n'y avait pas de vision quelconque. Mais quand même, il y a quelque chose qui m'a frappé. Quand j'ai été embauché le patron de la boîte m'a dit : "Vous êtes un cadre, je demande deux choses. Je demande à ce que vous rouliez dans une voiture française et que vous habitiez Caen." Un jour, je lui dis : "M., j'ai trouvé une maison à Hérouville." Il me dit : "Ah non, pas question, pas à Hérouville." Moi, je dis : "Si",

de toutes façons il n'avait pas à me dicter ma conduite. Alors je me suis dit : "Tiens, qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi quand on est un cadre prétendument bien pensant ne doit-on pas habiter Hérouville ?" Est-ce que c'est ça qui m'a aidé à être un peu plus conscient ? Je n'en sais rien.

On était tous issus soit de milieux ruraux, soit étrangers. Il y avait aussi beaucoup de gens qui arrivaient du Maghreb, de la Turquie, un petit peu d'Afrique, quelques asiatiques, et tous ces gens-là se sont retrouvés dans une espèce de melting-pot où il fallait refaire une société puisque finalement on avait perdu les uns et les autres nos racines. Donc il fallait à la fois construire la ville et construire les rapports entre les gens et je crois que ça a été une force incroyable.

Encore un verger, ça fait îlot de résistance. Quand on construit une ville, on achète le terrain à quelqu'un, pratiquement toujours à des paysans, et ils ont droit, à leurs risques et périls, d'utiliser cette terre jusqu'au moment où l'on va commencer les travaux. Ça peut parfois durer, quand il y a des problèmes de financement ou des problèmes d'appel d'offre qui ne se font pas aussi facilement, un an ou deux. Ce qui fait qu'on voit effectivement les bulldozers coexister avec du blé ou de la betterave jusqu'au dernier moment. J'ai vu un champ de choux, là où il y a maintenant la zone d'activité, là où il y a plein de garages automobiles, y'a Toyota, y'a tout ça, j'ai vu des choux là et, plus loin, il y a encore ce verger. Donc, il y a des trous là, c'est un peu une frontière, c'est un peu mité. Il y a des strates culturelles comme ça qui survivent, qui coexistent aux endroits un peu flous.

Créer des commissions extra-municipales, c'était le rêve un peu utopique de rendre le pouvoir aux citoyens. Mais du militantisme au ras des pâquerettes, on s'est vite coltiné aux réalités concrètes du pouvoir. Et puis on a découvert que la ville était pratiquement en état de faillite. Et on a réussi à renégocier une subvention exceptionnelle de l'État, pour essayer de finir la ville dans les moins mauvaises conditions.

"La Brasília normande" titraient les journaux, ça devait être le Pérou où tout le monde devait vivre en harmonie parfaite et puis ça a déconné pour des sombres histoires économiques. Le fric a détruit l'idée si vous voulez. Et après, pourquoi les autres quartiers n'ont-ils pas été faits selon le plan de masse d'origine ? C'est que les travers que l'on a constatés qui emmerdaient le plus les gens, c'était cet empilage vertical. C'étaient les bruits d'impacts d'un appartement sur l'autre que les gens mettaient en tête, les odeurs, les canalisations, les chutes d'eau usée qui passaient invariablement du 12<sup>e</sup> dans votre propre appartement, au 6<sup>e</sup>.

Les architectes urbanistes du départ avaient prévu des petits emplacements de jeux un peu partout, ça c'était voulu, mais à la réflexion on s'est aperçu que ce type de jeu individualisé où la maman allait mettre son bébé dans un bac à sable, ne permettait pas les contacts sociaux, déjà qu'il n'y a pas de rues, y'a pas de commerces, y'a pas de quoi faire du lèche-vitrine, y'a pas de quoi bavasser, donc c'est un handicap pour le lien social. Et, à ce moment-là, l'idée au Bois est très nette, c'est-à-dire la même surface totale d'espaces verts est regroupée en un seul espace vert, c'est important, l'idée étant que les gens vont tous venir là pour jouer au foot et, quand ils joueront au foot, ils joueront pas au foot simplement avec leur gamin, mais ils joueront avec le voisin, quand ils feront un barbecue, ils le feront pas seulement pour eux tout seul, mais ils le feront avec d'autres, c'est peut-être une autre utopie.

Quand on a construit l'église il y a eu des problèmes. Parce que l'archevêché ou l'évêché, je sais plus tellement le grade de ces responsables-là, a demandé quand on leur a dit : "on va implanter une église là", ils ont dit : "ah oui, où est la boulangerie ?" Alors le maire socialiste qui lui naturellement n'allait probablement pas

à l'église, s'est étonné. Et l'archevêque lui a dit : "quand on sort de l'église le dimanche à midi" -parce qu'on n'y allait pas tous les jours à l'église, on y allait surtout le dimanche, je veux dire- "on va à la pâtisserie et à la boulangerie avant de rentrer chez soi, donc, on ne peut pas implanter une église tellement loin d'une boulangerie." Il a dit : "mais il est pas question d'une boulangerie, à la limite on construira un centre commercial." Alors ils ont dit : "vous la mettez où vous voulez, nous on n'en a rien à foutre, ça ne nous intéresse pas."

Les gens ont clairement demandé une salle des fêtes. Une salle des fêtes, ça veut dire un truc où on fait le guinche, la bouffe des anciens combattants si tant est qu'il y en ait, mais on peut aussi faire du théâtre, on peut y faire des spectacles. Actuellement, il y a un théâtre. Savoir si ce théâtre-là correspond aux besoins des gens, j'en doute fort.

On sait très bien qui fréquente les lieux d'expositions, qui fréquente le théâtre, qui fréquente le cinéma d'art et essai, mais il faut aussi penser qu'il y a toute une partie de la population, certainement la plus importante, qui n'y a pas accès. Non pas qu'on leur interdise l'entrée, mais qui n'a pas accès au désir de venir dans ces lieux, et ça c'est un travail de fond qui n'est peut-être pas fait. C'est un problème général, mais je regrette quand même qu'on ne se penche pas plus sur ce problème. C'était dans l'esprit de ce qu'on voulait faire au départ. Un esprit d'ouverture plus grande auprès d'une population plus importante. Alors vous me direz aussi que c'est la liberté de chacun d'y aller ou de ne pas y aller, mais en même temps....

C'était une ville qui était conçue pour la voiture et pour les piétons. Pour la voiture parce qu'on circulait très vite autour des quartiers et en sens unique, donc on allait très vite, il n'y avait pas de feux rouges. Ça avait un petit inconvénient, ça a toujours un inconvénient pour les quartiers, c'est qu'en fait les visiteurs ne comprennent pas que la rue, elle est circulaire. On peut avoir une rue droite qui va, en fait, prendre plusieurs bouts de cercles et qui donc va changer de nom sur son itinéraire, ce qui fait que les gens se perdent régulièrement, ça, c'est très célèbre.

Ceux qui venaient se faire élire pour la notoriété, oh, il y en avait deux ou trois dans un conseil, régulièrement, on les repérait vite, qui étaient là pour bomber le torse et qui croyaient que tout était arrivé et puis ceux-là, ils étaient vite remis à leur place à mon avis. Mais ceux qui y allaient dans l'ensemble, c'était quand même des gens qui n'avaient aucune ambition personnelle mais qui voulaient vraiment faire aboutir des choses, et bien ça, il y en a de moins en moins parce que c'est vrai qu'on se fatigue aussi. J'ai un peu peur qu'ils ne retrouvent pas grand monde de cet esprit-là et qu'à ce moment-là on soit vraiment aux mains des technocrates.

Les séances du conseil municipal ont perdu toute saveur, y'a plus de débat, en plus nous avons un pot inouï, c'est qu'il n'y a pas d'opposition, rien.

Je me promenais et je vois dans l'immeuble construit par Massimiliano Fuksas, vous savez le paravent vert avec des gros rouges, des oranges, etc. une affiche. Il venait juste d'ouvrir, et j'essayais de me l'approprier comme tout le monde. Je vois une affiche collée au ras de la porte d'entrée de cet immeuble qui est, d'ailleurs, une résidence universitaire. Un texte du CROUS qui disait : "Les couleurs extérieures et à l'intérieur des couloirs nous n'en sommes pas responsables, c'est la volonté de l'architecte." Enfin, ils disaient lourdement qu'ils trouvaient ça absolument abominable. Alors c'est vrai qu'on s'aperçoit que, même parmi des populations jeunes, c'est-à-dire des gens qui ont entre quarante et cinquante ans, ils ont sur l'architecture des idées conservatrices phénoménales. Et pas étonnant que leurs moufflets, quand ils sont à l'école, ils dessinent encore une maison qu'ils n'ont jamais vue c'est-à-dire avec un toit pointu, encore que moi

j'en ai un, avec une cheminée qui dépasse, et puis deux petites fenêtres, une porte au milieu, c'est-à-dire un schéma complètement idiot qui n'existe plus. Ça, ça m'a beaucoup interrogé.

Un projet qui s'appelle citadelle, même si elle est douce, c'est quelque chose de fermé et puis personne n'y va dans la place, y'a jamais un chat, pour la meubler qu'est-ce qu'on a fait, on a transformé la coquille Saint-Jacques qui devait être l'abri de festivités diverses pour meubler le truc, bon l'ANPE d'accord, ça fait venir du monde, malheureusement ça n'anime pas. Mais y'a eu des essais de fait, y'a eu des marchés qui étaient très vivants d'organisés sur cette place. Mais personne n'a envie d'y aller. C'est rébarbatif, enfin bon, on va pas refaire l'histoire, on va pas dynamiter le centre-ville. Autant je n'arrête pas, je suis très laudatif chaque fois que j'ai des visites de membres de la famille, ils font tous la même remarque : "Qu'est-ce que tu peux être enthousiaste !" Je passe la journée à les balader dans le patelin à leur montrer des trucs, c'est extraordinaire le travail qui a été fait depuis trente ans, vraiment extraordinaire. Les acteurs de tout ça ont un mérite important, mais il y a quelques verrues, merde, quelques conneries, elles y seraient pas, ça serait pas plus mal.

C'est une ville qui a été conçue artificiellement par la volonté de quelques-uns et qui a fini par faire une petite population qui est fluctuante, parce qu'il y a des gens qui vont, qui viennent, comme dans toutes les villes mais il y a quand même un noyau de gens qui sont restés ici, je crois que vous en trouverez beaucoup. Je parle toujours de mon quartier parce que moi, hors de mon quartier, point de salut, mais il y a quand même maintenant des notions de partage, et ça, j'ai vraiment de moins en moins envie de partir alors que j'en ai les moyens. Je pourrais très bien aller dans un lieu beaucoup plus classe, beaucoup plus standing. Ce qui prouve bien que, vu de l'extérieur, ça peut paraître assez sinistre, pas très sympathique, mais vu de l'intérieur et en focalisant dans des lieux précis, on doit avoir des renseignements beaucoup plus optimistes.

Vous allez trouver des gens qui n'ont plus envie de partir, comme certains n'auraient plus envie de partir de la place du Tertre, qui est pourtant beaucoup plus pittoresque, ou d'autres lieux comme ça. Petit à petit, on finit par s'installer, par s'enraciner un petit peu, même si la terre n'est pas aussi bonne que le terreau où on est né, mais ceci dit, on s'y plante quand même.

On s'est tellement gargarisé d'être la ville la plus jeune de toute la région qu'on a jamais pensé que les jeunes, ils allaient finir par vieillir à un moment donné. Moi, j'ai trente ans de plus que quand je suis arrivé, et on est un certain nombre de cet acabit-là, des morts en puissance. Donc moi, je pense pas qu'il me faudra beaucoup de place mais y'a pas mal de gens qui sont encore attachés à des traditions importantes, du type gros cercueil dans un trou, mais ça on y pense pas. J'appelle ça des oublis. C'est aberrant le système des cimetières, dans une civilisation où les gens vont atteindre cent dix ans bientôt, quand un jour ça va claquer, ça va claquer. Alors, il faut trouver autre chose, mais, pour autant, les gens qui vont mourir dans les dix ans qui viennent là, ils sont culturellement pas prêts à se faire incinérer, encore moins qu'on balance leurs cendres dans je ne sais quel parc du souvenir, parce qu'ils ne veulent pas être mélangé avec Tartempion, c'est con ce que je dis là mais c'est comme ça. Quand vous voyez les pubs qui se font dans les journaux pour vieux : "organiser vos obsèques", les questionnaires qu'ils donnent, tous ces marchands de mort, et bien c'est très conservateur. C'est les grands cercueils monumentaux, des caveaux, trucs pour être pénard, tranquille. Parce qu'ils savent que c'est un truc qui a encore cours ça...

Au dernier recensement, pas le tout dernier mais l'avant dernier, la ville faisait 25000 habitants, un peu plus. Je me rappelle, un soir,

avec les copains au bistrot, pendant que les jeunes filles et les jeunes étudiants faisaient le tour des maisons en recensant les gens, on faisait un pari sur combien on sera. Et tout le monde avait dit bon, on est 25000 donc ça allait de 26000 à 28000, c'était ça la fourchette, j'ai d'ailleurs les chiffres, je l'avais noté sur la nappe en papier et après j'avais fait une fiche parce qu'on avait dit : "celui qui gagne paye un pot aux autres." Et on s'est tous planté, y'a moins de 25000 habitants. Et si on avait vraiment réfléchi, alors qu'on l'aime notre ville, on la connaît, on croit la connaître en tout cas, on n'aurait pas dit cette bêtise. Parce que la population a trente ans de plus. On se retrouve trente ans après, mes filles sont parties et c'est vrai partout. Il n'y a que des vieillards comme ma femme et moi et mes voisins de chaque côté !

La SMN à vol d'oiseau, je sais pas combien ça peut représenter, disons peut-être trois kilomètres comme ça, à vol d'oiseau, pas trop d'idée mais enfin à peu près. Mais vu de chez nous, là, ça faisait une vie qui s'étalait sur un terrain tellement immense, c'était grandiose cette chose-là qu'on vivait tous les jours, tous les soirs, même dans la journée. Dans la journée évidemment c'était pas pareil, y'avait pas les lumières mais le soir, dès que la nuit tombait, ça grouillait là-dedans, on voyait les engins qui passaient, toutes ces lumières de l'usine, des hauts-fourneaux c'était quelque chose, c'était joli à voir. Pour nous ça représentait la vie là-bas, maintenant c'est mort. Si je m'étais moins mouillé, je serais devenu un cadre un peu plus huppé, j'aurais une bagnole plus grosse, j'aurais une retraite plus grosse et puis après, j'aurais pas de souvenirs, j'aurais rien, j'aurais que des souvenirs de fric, c'est pas intéressant.

La ville n'est sûrement pas si idéale qu'on l'imaginait, mais il faut aussi penser qu'à l'époque, on était très jeunes, et avec le temps on s'assagit vraiment et on s'aperçoit que, parfois, il y a aussi des nécessités de transformation. Donc le rêve s'est un tout petit peu effiloché, mais ceci dit, ça reste quand même une ville intéressante.

On n'a pas envie d'être une ZUP, on veut être une ville à part entière.